

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

**L' Espion Chinois: Ou, L'Envoye Secret De la Cour de
Pekin, Pour examiner l'Etat présent de l'Europe**

Traduit du Chinois

Goudar, Ange

A Cologne, 1764

Lettre L. Le Même, au Mandarin Cotao-yu se, à Pékin.

urn:nbn:de:gbv:45:1-9423

au lit que les Bonzes & les Bonzesses commencent leur charivari. A minuit une confusion de cloches se fait entendre dans les airs. Les uns & les autres annoncent à grand bruit qu'ils vont prier Dieu tout bas. A deux-heures du matin, comme on commence à sommeiller, le bruit se renouvelle. Au point du jour le carillon recommence. Tous les devoirs de la religion & de la société s'annoncent avec bruit. Si on reçoit une nouvelle avantageuse de l'arméé, d'abord les canons tirent; si un homme meurt, aussitôt les cloches sonnent. Le Prince, la politique, la religion, Dieu, les saints, les anges, & les morts contribuent ici à faire mourir les vivans.

L E T T R E L.

Le Même, au Mandarin Cotaoyu se, à Pékin.

De Paris.

LE Chevalier qui nous prend pour des gens qui habitent les Antipodes de la raison humaine, est surpris d'entendre dire que les Chinois ont fait des progrès dans les sciences: il ne revient pas de son étonnement, lorsqu'on lui dit que nous avons de l'intelligence; ce qui fait qu'il hasarde quelquefois avec moi des questions à l'Européenne.

Monfieur le Chinois, me disoit-il dernièrement,

erement, on dit, & on écrit que vous êtes savans, & éclairés: d'où tirez-vous, s'il vous plait, ce génie? car pour faire des progrès dans les arts, il faut des principes, & j'avois toujours cru que le savoir n'avoit jamais passé la ligne, que tout le reste de l'univers étoit dans les ténèbres, & que l'Europe seule étoit éclairée.

Monfieur le Chevalier, lui dis-je, je vais vous expliquer ceci. Imaginez-vous que la Chine, quoi qu'aussi grande que l'Europe entière, ne compose qu'une seule famille, & que cette famille est élevée par les soins d'un pere qui a le même soin de l'éducation de tous ses enfans. La naissance, le rang, & la fortune ne changent rien à cette éducation, il suffit d'être membre de l'état pour la recevoir. La situation des lieux, la distance des hommes, l'emplacement des provinces, la grandeur des villes, la politesse des bourgs, ne changent rien à l'institution. Partout où il y a quatre-Chinois, il se trouve un maître pour les instruire.

De cette éducation générale dans un Empire aussi étendu que la Chine, il est impossible que le génie d'un grand nombre de citoiens ne perce & ne se fasse jour au-travers de la multitude.

Mais l'institution, pour être universelle, n'en feroit pas meilleure, si elle n'étoit
fondée

fondée sur des principes solides. Voici la marche que nos maîtres tiennent, ou pour mieux dire le gouvernement pour nous former l'esprit aux sciences.

Toutes les connoissances nous sont défendues dans notre enfance. Le seul livre qu'on nous donne à étudier est celui de Confucius, qui contient les premiers élémens de la philosophie de notre religion. D'abord on nous enseigne à le lire, & ensuite à le comprendre: ce qui fait deux-études différentes, l'une devant servir de préparation à l'autre.

Il ne nous est pas permis dans notre jeunesse d'avoir de l'esprit, ni d'acquérir d'autre savoir que celui qui doit servir de fondement à tous les autres. Les sciences chez nous sont pour ainsi dire étaiées; & ne doivent se placer dans notre imagination que dans leur tems, & quand l'entendement est préparé à les recevoir.

La pureté du langage est une des premières préparations; car nous croions qu'il est impossible de penser juste lorsqu'on ne fait pas s'exprimer exactement. Il faut que la parole qui est l'image de l'ame soit nette, sans quoi le tableau de nos idées est louche.

Après l'étude de la langue vient celle des mœurs, des manières, des usages & des cérémonies qui ont chez nous leurs principes.

cipes. Rien de plus ordinaire, à ce que je m'apperois en Europe, que de voir des savans & des gens de lettres qui n'ont pas la moindre teinture des choses qui forment les devoirs les plus essentiels de la vie civile. Ils savent toutes les sciences, excepté celles qui sont le plus nécessaires aux hommes. A la Chine ces choses ne se négligent point; on les apprend dans les écoles par principes, ainsi que les sciences les plus graves. On connoît un lettré chez nous à la maniere aisée dont il fait la révérence. Après ces premières préparations; chacun se choisit la science qu'il croit le plus propre à son génie; mais qu'elle que soit celle qu'on embrasse, on ne peut y devenir professeur sans passer par une longue suite d'examens très rigides, subis devant des Mandarins habiles nommés par l'Empereur; car si c'est un vol qu'un particulier fait, lorsqu'il s'approprie un bien qui ne lui appartient pas, nous pensons que ce n'en est pas un moins grand que de s'arroger le titre de savant quand on ne l'est pas.

Ceux qui dans l'examen se trouvent inférieurs à la science dont ils veulent obtenir le grade, sont punis sévèrement, car c'est un grand crime chez nous de n'avoir pas le mérite suffisant pour se distinguer dans la littérature qu'on embrasse, parce que cette négligence en suppose d'autres préliminaires :

préliminaires : cela peut aller au point que l'Empereur inflige la peine de mort. Loi qui paroît cruelle ; mais qui est très-juste ; car elle prévient une infinité de vices que le faux savoir introduit toujours. L'Empereur assiste en personne au dernier de ces examens, & est témoin lui-même de la capacité de ses sujets, qui sont le plus en état de se distinguer dans les arts.

L E T T R E L I.

*Le Même, au Mandarin Chef du Commerce,
à Pékin.*

De Paris.

L E S Indes font contribuer l'Europe. Elles en retirent tous les ans des sommes considérables pour l'entretien de son luxe. Les Indiens fouillent dans leurs mines, ils en retirent de petits cailloux, qui taillés artistement jettent beaucoup de feu, & font un grand éclat : on les appelle diamans. Les femmes les aiment beaucoup : elles en sont presque folles. Il n'y a rien qu'on ne puisse leur faire pour en avoir.

C'est le chemin le plus court pour arriver à leur cœur, parce qu'il n'y en a point de plus abrégé pour satisfaire leur vanité. Telle qui a résisté longtems à un beau visage, ne résiste point à un beau brillant.

Au